

Les années 68 :
événements, cultures politiques et modes de vie

Lettre d'information n°31

Séance du 23 mars 1998

**Les femmes du Larzac,
la face cachée d'un mouvement social**

Par Danielle Tucat

Le combat des habitants du Larzac contre le projet d'extension du camp militaire reste une des luttes les plus célèbres des années 1970. Cette notoriété tient autant à sa durée, 10 ans (1971-1981), à sa médiatisation qu'au formidable élan de solidarité militante qu'il a suscité dans la région, en France et au delà des frontières. Les Larzaciens, agriculteurs ou résidents concernés par l'extension du camp, étaient relativement peu nombreux (une centaine de familles) et au départ, en situation de faiblesse face à leur puissant adversaire. L'inversion du rapport de force en leur faveur tenait à l'importance et à la solidité de leurs soutiens extérieurs. La médiatisation du conflit utilisée à des fins stratégiques était inévitable. Populariser la lutte par tous les moyens meetings, manifestations, brochures, journaux, actions spectaculaires, était vital pour les habitants du Larzac. Pendant dix ans ils ont consacré une grande partie de leurs efforts à ces activités. La médiatisation avait sa contrepartie dans la création de mythes et de clichés. Les contemporains du conflit ont, selon leur degré d'éloignement ou de proximité du plateau et de sa lutte, gardé leur image du Larzac « plateau désolé livré à l'abandon, Woodstock à la française, paysan occitans luttant contre l'état français, baba cool élevant des chèvres... ». De ce fatras émerge la figure emblématique du mouvement diffusée par de nombreuses affiches, livres, photographies « le paysan du Larzac » accompagné de ses brebis avec ou sans les traditionnelles faux ou fourches de la révolte ou les épis de blé fruits de la terre et du labeur. Symbole d'un groupe social homogène essentiellement masculin. La stature du « paysan du Larzac » est dominante.

Mais où est donc la paysanne ? Et que fait-elle ?

Il est peu vraisemblable qu'un mouvement de cette importance et de cette durée ait pu se dérouler sans la participation active des femmes vivant sur le plateau. D'autre part cette absence des femmes dans la représentation de la lutte s'oppose à leur omniprésence dans le mouvement associatif du Larzac actuel (rédaction de *Gadarem*

Lo Larzac, animation du musée de la Jasse, ou du Centre d'initiative rurale).

Les femmes ne sont pas passées de l'ombre à la lumière du jour au lendemain. Quel a été leur cheminement pendant ces dix années ? Pourquoi leur rôle dans la lutte a-t-il été occulté ?

Les femmes dans les publications sur le Larzac

Si l'action des femmes n'apparaît pas dans les représentations du conflit elle n'est pas non plus très visible ou dans les ouvrages sur ce conflit. Force est de constater qu'il y a, en regard de la médiatisation de la lutte et de son importance symbolique (conflit de référence d'une communauté contre l'État) relativement peu de livres sur le sujet, mais surtout des brochures ou des articles. Cette faiblesse d'une production synthétique s'explique par la complexité de la lutte qui se déroule sur le plateau au quotidien mais aussi hors du plateau par le relais des comités Larzac et des différents groupes militants ou associations de notables.

Les brochures et les articles de revue

Pendant la lutte chaque groupe (occitan, non violent, maoïstes, GOP, Paysans travailleurs) a produit ses propres brochures qui valorisent avant tout les thèses du groupe et son approche du conflit. Outre les organes militants, des revues savantes *Hérodote* ou *Les Temps modernes* ont publié des articles sur le Larzac (*Hérodote* n°10, 1978, « Le Larzac territoire à prendre territoire à défendre » ; *Les Temps Modernes*, n°371, juin 1977, « Résistance du Larzac »). Le dossier de Jeannette Colombel fait place à des interviews de femmes (les plus féministes du plateau). Les paysans eux-mêmes éditent leurs propres plaquettes qui développent deux thèmes essentiels : le Larzac n'est pas un plateau désertique, les paysans du Larzac forment un groupe uni, c'est « la grande famille du Larzac ». Les femmes sont implicitement comprises dans la famille.

Les livres

Michel Le Bris, *Les fous du Larzac*, Les presses d'aujourd'hui, 1974 (relève de la littérature militante maoïste et régionaliste) ; Yves Hardy et Emmanuel Gabey, *Dossier L ... comme Larzac* (suit les développements du conflit et, au passage, à propos de tel ou tel épisode ou d'extraits d'interviews se dessinent quelques silhouettes de femmes). Après la lutte, dans les années qui suivent la fin du conflit, les Larzaciens fixent non sans nostalgie par la plume de l'abbé Pierre Bonnefous, aumônier du mouvement CMR et les clichés de Raymond Martin, photographe de Millau, le mythe du « paysan du Larzac » avec, à ses côtés, une femme soutien moral et fidèle associée (*Alors la paix viendra*, Fondation Larzac, 1984). L'intérêt militant étant dépassé, le Larzac devient objet d'étude pour les sociologues et les ethnologues. Deux livres concrétisent ce nouvel intérêt pour le Larzac : Didier Martin, *Le Larzac utopies et réalités*, L'Harmattan, 1978 ; Alexander Alland, *Le Larzac et après*, L'Harmattan, 1995. Le premier s'intéresse au développement du mouvement sur le plateau et hors du plateau. C'est la première publication qui démonte le mythe du paysan du Larzac. Les femmes apparaissent peu, mais chaque fois comme des actrices à part entière des actions sur le plateau. A. Alland qui étudie la formation de la communauté du Larzac et surtout les conflits au sujet de la réorganisation foncière du plateau qui la traversent après la lutte, ne s'intéresse pas

aux femmes dans cette communauté. Cette impression du peu d'intérêt pour les femmes dans la lutte doit être nuancé : un livre, un numéro de la revue *Sorcières*, un article paru dans la revue *Histoire d'Elles*, un autre dans *Marie Claire* sont consacrés aux femmes. Tous sont d'une facture particulière. Publiés entre 1978 et 1981 ils sont dans l'air d'un temps où il s'agissait de donner la parole aux femmes. Ils se présentent comme un ensemble de témoignages écrits ou oraux de femmes. Le livre de Frédéric Guérin et Martine Vantses *Paysannes : paroles des femmes du Larzac* (Paris, Albatros, 1979) est la publication écrite d'entretiens filmés ; *Sorcières* n° 20, 1981 « Les femmes du Larzac par elles-mêmes » est un recueil de textes de femmes sur des sujets qui leur tiennent particulièrement à coeur.

Mon travail s'appuie sur l'ensemble de cette littérature et sur des entretiens réalisés sur le plateau en 1996 et 1997.

Les femmes dans la lutte

Les femmes ont été partie prenante du mouvement de lutte contre le camp militaire. Mais cette présence discrète dans un conflit spectaculaire n'a soulevé que peu d'intérêt. La nature même de ce combat, son contexte rural, sont à l'origine du peu d'intérêt que suscite cette présence peu visible mais efficace dans cette lutte spectaculaire. Ce conflit oppose avant tout l'armée et des chefs d'exploitation menacés d'expulsion par un projet d'extension du camp militaire qui passerait de 3 000 à 17 000 ha.

En 1971, l'agricultrice n'a pas de statut social. Elle est la femme de l'exploitant. Sur le Larzac comme ailleurs, les femmes subissent ce que Rose-Marie Lagrave appelle la « loi salique symbolique qui les évince de l'exercice légitime et de la représentation du métier ». Le serment des 103 prêté en mars 1972 est significatif de cette éviction. 103 chefs d'exploitations s'engagent alors à ne pas vendre de terre à l'armée. Parmi eux, une seule femme, elle n'a pas eu de frère aîné et a repris l'exploitation paternelle. Les épouses n'ont nullement été conviées à prêter ce serment qui engage leur avenir. Personne ne s'étonne ni ne s'insurge. La lutte est une affaire de famille ou plutôt de Maison. C'est le père qui en est le représentant naturel. La situation sociale de chacun de ses membres est liée à celle de celui qui est encore légalement le chef de famille et celle-ci dépend de la nature de l'exploitation. Or sur le Larzac et particulièrement dans le périmètre convoité par l'armée, il existe des différences notables entre les exploitations. Le nord du plateau abandonné dans les années 1950 a longtemps semblé voué à la désertification. Quelques exploitations traditionnelles végètent dans les hameaux de la Blaquièrre Pierrefiche ou Potensac. Et c'est justement pour éviter l'abandon du plateau que les autorités locales avaient alors demandé l'extension du camp militaire.

C'est dans cette zone que s'installent de nouveaux venus à la ferme de l'Hôpital, au Deveze Nouvel, au Beaume. Ils prennent à ferme de grandes étendues de terres vacantes et développent un élevage de brebis moderne, encouragés par les industriels de Roquefort qui leur consentent des prêts. Le sud du plateau est dominé par le village de la Cavalerie peuplé d'artisans et de commerçants qui vivent essentiellement du camp militaire et de quelques jeunes agriculteurs modernistes

formés par la JAC, syndicalistes actifs au sein de la FDSEA. On retrouve des agriculteurs du même type dans le village de L'Hospitalet et le hameau de la Blaquèrerie. Les distances sont très grandes entre les hameaux et les fermes, parfois plus de 10 km. Les familles vivent repliées sur elles-mêmes, les femmes ne se fréquentent pas. Marisette Tarlier qui, avec son mari, avait possédé une plantation de café en Afrique avant de s'installer sur le Larzac ne connaît ni Jeannine ni Christiane Burguière de l'Hôpital ni Elisabeth Baillon, artiste peintre, installée depuis 1969 avec son mari verrier dans le château des Brouzes. J. et C. Burguière, deux soeurs mariées à deux frères, filles d'un agriculteur des environs de Millau qui étaient comptable et secrétaire dans une usine de gants avant leur mariage ne fréquentent pas Osla Maillé, leur voisine de l'autre côté de la route nationale à Potensac. Osla est fille d'un ouvrier agricole et ancienne ouvrière gantière. La seule fréquentation des deux couples Burguière sur le plateau est le couple Massebiau de la Cavalerie qu'ils rencontrent lors des réunions de préparation au mariage qu'ils animent dans le cadre du Mouvement chrétien en milieu rural. Leurs vies, leurs activités sont totalement différentes. Osla, comme la plupart des femmes vivant dans ce type d'exploitation modeste, cumule les activités : le ménage, le jardin, et la garde du troupeau en cas de défaillance du berger. Celle-ci semble se produire souvent. Dans les années qui précèdent la lutte, les paysans du Larzac ne gardent pas leurs bergers longtemps. Les conditions de travail sont dures et selon la formule en cours dans les milieux syndicaux agricoles « la femme est le salarié que l'exploitation ne peut pas se payer ». Jeannine et Christiane Burguière ne sont pas bergères. Leur beau-père, le patriarche de la ferme de l'Hôpital prétend que la femme doit être chez elle « comme une fleur dans un pot ». Christiane qui n'aime pas le travail agricole s'accommode d'autant mieux de sa situation de femme au foyer qu'elle représente pour elle une ascension sociale « Je ne voulais pas être comme ma mère usée par le labeur ». Jeannine s'ennuie un peu et brave les sarcasmes du beau-père en participant à la traite. Elle a aussi son domaine propre, elle s'occupe de catéchèse à Millau. Marisette Tarlier n'est pas bergère non plus, d'ailleurs, au Deveze Nouvel il y a déjà des clôtures électriques. Elle donne des coups de mains à la ferme, elle fait « le bouche trou », s'occupe comme les soeurs Burguière du secrétariat de l'exploitation et décore avec bonheur sa maison, une bergerie récemment restaurée. Toutes sont catholiques pratiquantes et conservatrices. Elles ont comme leurs maris applaudi à la répression des étudiants en 1968. D'ailleurs il n'y a personne de gauche sur le plateau, sauf les Jonquet de la Blaquière et les Valette de l'Hospitalet, « tout le monde le sait ». La rumeur de l'extension du camp militaire commence à se répandre en 1970. L'été 1971, des militants maoïstes de Toulouse informés du projet viennent camper sur le plateau, ils s'installent près de la ferme des Maillé à Potensac sur un terrain de Jojo Artières, le volailler de Millau. Ils discutent beaucoup avec Léon Maillé, mais Osla refuse de les recevoir chez elle. « Ils étaient vraiment trop sales et impolis ». Marisette Tarlier s'en méfie « leur violence nous effrayait. Ils auraient voulu tuer les militaires et tout plastiquer. Ils nous [les Tarlier, les Burguière] jugeaient comme des bourgeois. Ils nous voulaient en sabot et les femmes avec un fichu sur la tête, alors on auraient été des gens intéressants à défendre ». À la Cavalerie, Louis Massebiau militant à la FDSEA est plus accueillant et les reçoit à

sa table. Mais au bout de huit jours, sa femme déclare forfait, les maoïstes doivent quitter les lieux. D'ailleurs leur discours n'a pas de prise sur les Larzaciens trop respectueux de l'ordre. Le rejet ou l'installation des campeurs maoïstes près d'une exploitation dépend beaucoup de la femme, celle qui fait la cuisine et qui sur le plateau détient les cordons de la bourse. Traditionnellement, tout l'argent est versé à la mère et aucune dépense, y compris celle qui concerne l'exploitation, ne se fait sans son consentement.

Le 28 octobre 1971, Michel Debré annonce à la télévision que le camp du Larzac sera étendu. Le futur camp s'étendra sur 14 000 ha supplémentaires. La déclaration est brutale révoltante. Les Larzaciens sont choqués par la nouvelle, révoltés par la méthode. Dès les premières rumeurs d'extension du camp, Guy Tarlier du Devez Nouvel avait averti les autres exploitants. Avec Léon Burguière, le patriarche de L'Hôpital, ils avaient alerté les notables locaux, en particulier les industriels de Roquefort et avaient fondé l'Association de Sauvegarde du Larzac. Ils espéraient pouvoir influencer sur une éventuelle décision des pouvoirs publics. La déclaration de Michel Debré coupait court à toute velléité de négociation.

Dans les fermes concernées c'est la consternation. Si la décision de résister fait l'unanimité dans les familles, les femmes n'y croient pas. L'adversaire est trop puissant. Jeanne Jonquet de la Blaquièrre ne sait pas comment elle résistera mais elle sait qu'elle ne partira pas. Comme son frère, elle se plaît à répéter qu'elle ne quittera sa maison qu'entre deux planches. Marisette Tarlier a la même détermination, elle ne refera pas ses valises une nouvelle fois.

L'espoir va naître pour les femmes avec la venue de Lanza Del Vasto sur le plateau. Lanza del Vasto vit à la Borie Noble dans la communauté non violente qu'il a fondée. Il s'est fait l'apôtre d'un syncrétisme gandhien et évangélique. Comme les maoïstes il a eu connaissance de ce qui se tramait sur le plateau avant la déclaration de Michel Debré. Mais il a préparé sa venue en envoyant des émissaires prendre contact avec les paysans et tester le climat général sur le plateau. Non sans habileté, il fait coïncider sa venue avec une conférence de Jean Toulat, prêtre non violent à Millau. Il propose de faire un jeûne de 15 jours. Toutes les 24 heures deux paysans se relayeront pour jeûner avec lui. La presse nationale et régionale est conviée. Ce jeûne a un impact déterminant pour la lutte. Lanza del Vasto en prônant un combat non violent au nom de l'Évangile, a rendu la résistance légitime aux yeux des habitants du plateau. Le jeûne de ce vénérable vieillard à barbe blanche a un impact spirituel fort pour ces catholiques traditionnels. Non seulement il légitime leur combat, mais aussi il donne un nouveau sens à leur foi. Si les hommes insistent dans leurs déclarations sur la légitimation de leur résistance, les femmes expriment plus leur bouleversement spirituel. Ainsi, Jeanne Jonquet : « Lanza del Vasto nous a appris à mieux réfléchir sur l'Évangile et à essayer de le vivre à travers la lutte du Larzac. Bien-sûr nous avons profondément cru à la non violence »¹. Lanza a su convaincre les femmes hésitantes de la possibilité de la victoire, de la nécessité de la

¹ Guérin Frédéric, Vantses Martine, *Paysannes: paroles de femmes du Larzac*, Paris, Albatros, 1979.

victoire. Le combat du désespoir devenait la lutte de l'espérance. La lutte des paysans les dépasse, en défendant leur droit légitime à garder leur maison et leur terre, en luttant contre une institution criminelle, ils mettaient leurs pas dans ceux du Christ. Cette conviction profonde a soutenu les Larzaciens dans leur lutte mais a aussi lié entre eux des hommes et de femmes opposés par leur statut social ou leurs origine.

Les femmes s'engagent dans la lutte mais selon l'expression d'Elisabeth Baillon plutôt du côté du « Socle que de la Statue » « Nous retrouvons dans la lutte les mêmes rôles, les mêmes tâches qu'à l'intérieur de la maison. Dans la lutte comme à la maison, nous nous chargeons de l'intendance, de l'accueil des militants de l'extérieur, du secrétariat. Cette séparation des tâches est acceptée par certaines qui trouvent que leur travail est aussi important que celui des hommes, d'autres le regrettent. Peut-on changer tout en même temps, lutter contre le camp et changer les structures économiques ?². Cette réflexion sur la séparation des tâches militantes intervient à la fin du conflit et reflète la réalité quotidienne des débuts. Les femmes participent peu aux actions médiatiques de la lutte. Elles ne sillonnent pas la France de meetings de soutien en meeting de soutien. Elles restent à la maison, gardent les enfants, s'occupent de la traite. Elles ne reçoivent pas les journalistes ni les militants extérieurs, si ce n'est au moment de passer à table. Comme le souligne Elisabeth Baillon, la division des tâches militantes calque la division des tâches au sein de l'exploitation mais elle est aussi le produit de la peur et de la honte. Exception faite des femmes des « Pionniers » qui viennent d'ailleurs, les femmes du Larzac sont peu sorties du plateau, Millau et Rodez sont les horizons les plus lointains. Certaines ont poussé jusqu'à Lourdes au cours du pèlerinage qui suit le mariage dans les bonnes familles rurales de l'Aveyron. Ce ne sont pas des lieux où l'on croise les camions sombres des gardes mobiles, où l'on doit faire face à l'impressionnant alignement de casques et de boucliers. Les femmes du Larzac sont non-violentes, elles se savent faibles et elles ont peur. Peur dès leur première manifestation à Rodez, peur à chaque départ pour Paris. C.B tremble pour elle mais aussi pour son mari. Quand il s'engage dans une action loin du plateau elle laisse ses enfants à sa soeur et le suit. C'est ainsi qu'elle est la seule femme qui accompagne les brebis sous la tour Eiffel en octobre 1972. Odile A. est paralysée par la peur elle voudrait participer aux actions mais au dernier moment elle renonce. Devant la caméra de F. Guérin elle demande aide et conseil aux autres femmes présentes qui n'en mènent guère plus large mais sont plus déterminées ou plus sûres d'elles. Car à la peur s'ajoute la honte : honte de se montrer, honte de parler en public :

« Beaucoup de femmes ne participent pas , c'est aussi une question de tempérament et puis question de ne pas se faire voir. C'est humiliant d'aller dans une manifestation, de devoir se battre, ça ne devrait pas être. On devrait avoir le droit de vivre tranquillement. Les gens qui vous regardent vous prennent pour des imbéciles quand vous êtes dans la rue. Ils n'ont pas encore compris. La honte d'aller dans la rue, ça me gêne moins maintenant, on se rode quand même. Mais

² « Les femmes du Larzac par elles-mêmes », *Sorcières* n° 20, 1981.

falloir aller dans la rue pour garder sa maison ça ne m'a jamais plu »³

On se rode, dit Jeanne Jonquet. Si les femmes restent les secrétaires, les petites mains à tout faire du conflit, elles assistent de plus en plus aux réunions et s'organisent pour faire garder leurs enfants. Elles sont présentes dans toutes les manifestations et les seetings. Dans cette participation de plus en plus active il est difficile de faire la part du rodage, de la stratégie de médiatisation du conflit, ou de l'influence de femmes venues de l'extérieur. De nouvelles venues sont passées ou se sont installées sur le plateau. Du début de la lutte jusqu'au grand rassemblement du Rajal del Gorp de 1974 où plus de 100 000 personnes ont assisté à la fête de la moisson, le Larzac était le lieu de passage obligé de tout mouvement protestataire. Lieu de week-end militant pour les étudiants montpelliérains ou de vacances plus ou moins laborieuses pour des jeunes venus des différents points de l'Europe. Les féministes n'ont pas dérogé à la règle. Leurs relations avec les femmes du plateau ont été détestables. « Les journalistes femmes ne comprenaient pas que l'on fasse des actions purement féministes » (MT). Les femmes du Larzac se sentent jugées, dévalorisées parce qu'elles font des tâches subalternes du militantisme. Le discours féministe va à l'encontre de leurs convictions profondes, forgées par la JAC et le CMR qui, dans les années 1960, valorisait un couple fondé sur la complémentarité. Celle-ci est considérée comme une marque d'amour. Le discours féministe blesse et dérange « elles m'ont fait souffrir » (C.B). Les journalistes femmes provoquent la jalousie par leur attitude « Elles arrivaient avec leurs bottes crottées, et partaient sans faire la vaisselle avec le maître de maison. Ce qui les intéressait, c'était de toucher du paysan » (MT). Avec les féministes, le malentendu est total. Les féministes intellectuelles et urbaines méconnaissent les réalités du travail agricole, la question du dehors et du dedans ne se pose pas dans les mêmes termes qu'en ville. Le fait de conduire un tracteur n'est pas pour une paysanne particulièrement libérateur. Bien au contraire, elles proclament leur répugnance à monter sur ces engins peu adaptés à la morphologie féminine. Le passage des féministes n'a laissé qu'un mauvais souvenir. Les relations avec les stagiaires et les squatters ont laissé une marque plus durable.

Les « touristes militants » passent, d'autres jeunes s'installent seuls ou en couple. Le séjour sur le Larzac marque une rupture plus ou moins longue avec le milieu familial ou professionnel. Le chantier de la bergerie de la Blaquièrre fixe sur le plateau de juin 1973 à février 1974 des équipes de maçons volontaires. La taille du groupe varie de la centaine à la trentaine de participants selon la saison. Tous ne travaillent pas avec la même ardeur et pour la même durée. Des jeunes femmes participent au chantier. Leur liberté de mœurs choque. Marie-Rose Guiraud, craignant la contagion, garde sévèrement ses filles à l'intérieur de la maison. Les participants aux travaux, bénévoles au début, obtiennent grâce à l'intervention de R. Pirault, Franciscain non violent qui dirige le chantier, une rémunération de 5 F par jour. Mais cette modeste obole ne concerne que les garçons, la réalité du travail des filles étant contestée. Pourtant, Alice Monnier, militante non-violente de Bordeaux participe à la taille des pierres, d'autres font la cuisine pour cette joyeuse bande. Si la plupart des maçons temporaires quittent le Larzac avec plus ou moins

³ Guérin Frédéric, Vantses Martine, *op. cit.*

d'amertume, d'autres restent et rejoignent le groupe des stagiaires plus ou moins bénévoles qui travaillent sur les fermes en tant que berger ou remplacent l'agriculteur lorsqu'il est pris par les activités militantes. Bien entendu, ceux qui restent sont choisis, acceptés par les Larzaciens. Hommes ou femmes célibataires ou couples appartiennent à la mouvance chrétienne non-violente. Si leur vie sexuelle est moins mouvementée que celle des « gauchistes », ils n'en apportent pas moins de nouveaux modèles de vie sur le plateau (participation de l'homme aux tâches ménagères, accouchement à domicile).

L'année 1975 marque un tournant dans la lutte. Les soutiens extérieurs des comités Larzac continuent mais s'essouffent, le reflux militant généralisé se fait sentir. Les Larzaciens changent de tactique. Ils développent leur action sur le plan juridique en utilisant toutes les procédures susceptibles d'éviter ou de retarder l'expropriation et développent une politique d'aménagement foncier. Ils agissent à deux niveaux. Ils achètent des terres par l'intermédiaire des GFA, à des propriétaires non résidents susceptibles de vendre à l'armée et ils favorisent l'installation de squatters dans des fermes abandonnées situées sur le périmètre appartenant ou convoité par l'armée. Dans un premier temps, les agriculteurs du Larzac avaient pensé aux Paysans travailleurs de Loire Atlantique. Des contacts avaient été pris qui ont tourné court au vu des exigences de ces derniers, véritables professionnels de l'agriculture qui voulaient bien s'engager dans l'aventure à condition de trouver un minimum d'installation.

Les Larzaciens se sont tournés vers la communauté de l'Arche. Les compagnons habitués à ce que Lanza appelle « la vie simple » c'est-à-dire confort spartiate, nourriture végétarienne et frugale, activités agricoles à la main étaient des candidats rêvés. Leur soutien à la lutte des habitants du Larzac allait dans le sens de leur démarche spirituelle fondée sur la non-violence. De son côté, Lanza del Vasto voyait dans cette installation un moyen de renforcer son influence sur le plateau. Le 5 octobre 1974, deux couples de compagnons de l'Arche, dont un avec deux enfants en bas âge, soutenus par un groupe de compagnons et des paysans s'installent dans la ferme des Truels. L'installation se déroule dans des conditions homériques dont je ne retiendrai qu'un épisode significatif du rôle un peu prophétique des femmes de la communauté de l'Arche. Au moment du départ, les paysans apprennent la présence des militaires au Truels. Dans ces conditions, l'installation est périlleuse, surtout pour les enfants. Marie-Claire Voron, la mère, prend alors sa Bible et le livre s'ouvre sur la page où Jésus chasse les marchands du Temple. Les familles s'installent au Truels et l'épisode des marchands du Temple servira de référence pour le combat du Larzac, l'armée jouant le rôle des marchands. Cette première installation est suivie d'autres. Celles d'objecteurs de conscience et celles de jeunes couples, tous soigneusement choisis. Ainsi, Alice Monnier et José Bové, militants chrétiens non-violents de Bordeaux, qui bien que non mariés, sont installés dans le hameau de Montredon. Ils ont déjà fait leurs preuves sur le chantier de La Blaquière et sont des militants actifs du comité Larzac de Bordeaux. Josette et Pierre Yves de Boissieu, anciens étudiants en agronomie ex-bergers sur le Causse Noir, bien qu'étrangers à la lutte, sont choisis en raison de la personnalité qui sert d'intermédiaire entre eux et les paysans, une religieuse de Millau. On peut aussi penser que le patronyme du jeune

homme était susceptible de troubler l'État-major. Pas d'installation sauvage incontrôlée sur le plateau, contrairement à une légende tenace, il n'y a pas eu de hippies éleveurs de chèvres sur le plateau.

Il y aura eu, selon les périodes, six à sept couples installés. La vie des squatters est rude. Les fermes isolées, les chemins de terre difficilement praticables, et souvent parsemés de clous jetés par les partisans du camp. On circule avec plusieurs roues de secours dans les voitures. Les maisons n'ont pas l'électricité, l'eau des citernes doit être économisée, et en temps de sécheresse, lorsque les volognes sont vides, il faut la partager avec les bêtes. Alice se souvient du combat sans fin contre la boue, des lessives à la main. Le parti pris écologique qui les anime, les difficultés financières, n'arrangent rien. Pas de couches en cellulose pour les jeunes mères squatters. Josette se souvient de la dureté harassante du travail agricole, quand, au moment d'une crise dans le couple, elle s'est trouvée seule pour faire les labours. Ces nouvelles venues sont plus jeunes que les autres femmes du plateau, elles ont été touchées avant leur arrivée par le féminisme. Avec Elisabeth Baillon, elles tentent de créer un groupe de femmes. Mais les tensions sont vives entre les anciennes Larzaciennes et les nouvelles. Le numéro de *Sorcières* qui rassemble quelques textes de ces femmes reflète bien l'antagonisme entre celles qui se contentent de leur non-statut de femme d'exploitant, qui acceptent de rester des militantes de l'ombre, revendiquent leur droit à être des femmes d'intérieur, et les autres, qui aspirent à la reconnaissance d'un statut professionnel et à une meilleure répartition des tâches domestiques. Marisette Tarlier s'insurge : « neuf fois sur dix, ce que j'ai exprimé entre autre sur la participation des femmes à la lutte n'était ni compris ni entendu. La participation des femmes aux tâches obscures du journal est totalement méprisée ». Plus loin elle revendique son droit à être femme d'intérieur « pour mon cas personnel, c'est un choix, c'est tout simple. Je n'aime pas faire du tracteur et je m'y prends très mal. Cela me permet d'être souvent dans ma maison dans laquelle je me sens bien, de la rendre accueillante. Ce n'est pas très à la mode, mais je suis très heureuse ainsi »⁴. À ce discours s'oppose le texte rédigé par Danielle Domeyne, squatter à Montredon « je me suis profondément attachée à ce métier d'agricultrice, métier à conquérir chaque jour puisque la femme reste au stade de bouche trous. C'est une bagarre de tous les jours pour se faire et conserver une place dans l'exploitation agricole lorsqu'on veut que cette place soit différente de celle, classique, des femmes d'agriculteurs. C'est un combat contre les autres c'est aussi un combat contre soi quand la lassitude prend le dessus »⁵.

Seize ans plus tard le groupe femme est oublié, mais les positions des protagonistes n'ont pas changé. Les ex-squatters sont devenues agricultrices à part entière, co-exploitantes de GAEC. Les femmes du Larzac, qu'elles soient de souche, ou pionnières, sont toujours sans statut. Elles pensent que tout cela est une affaire de

⁴ *Sorcières* n° 20

⁵ Entretiens, Elisabeth Baillon, Josette Blanchecotte, Christiane Burguière, Jeannine Burguière, Jeanne Jonquet, Osla Maillé, Alice Monnier, Marisette Tarlier, Marie Claude Voron.

couple et se règle en couple. Revendiquer un statut reste pour elles une marque de défiance envers leur époux, un manquement à l'amour.

S'il n'y a pas eu de combat spécifiquement féminin ou féministe sur la Larzac, des actions de femmes sont plus fréquentes après 1974. Dire qu'elles sont dues à leur seule initiative serait exagéré. Les femmes dans la lutte du Larzac se placent, selon l'expression souvent employée par les militants agricoles, au « coude à coude avec leurs maris ». Quand elles agissent seules, l'initiative ne vient pas spécifiquement d'une instance féminine. Les Larzaciens, comme les syndicalistes agricoles, « donnent des femmes » dans des circonstances précises et symboliques. Néanmoins, elles tiennent à ces actions où elles étaient seules, et toutes les évoquent aujourd'hui avec fierté. Les hommes avaient, dès 1972, renvoyé leurs livret militaire. Les femmes s'étaient senties frustrées par cet acte, elles n'avaient rien à proposer d'équivalent. En février 1975, l'occasion d'agir publiquement seules se présente. Une enquête parcellaire est ouverte dans les mairies des communes concernées par l'extension. Le 21 à 15 heures précises, elles se présentent deux par deux dans les 11 mairies et détruisent les matrices cadastrales.

La deuxième action spécifiquement féminine sera, en mai 1978, l'arrêt des camions militaires à l'heure du ramassage scolaire. Ces actions de femmes, spectaculaires, attirent la sympathie, mais malheur à celle qui se fait prendre au milieu d'une action menée par les chefs d'exploitation. Le 28 juin 1976, pour dénoncer les ventes à l'amiable et secrètes entre des paysans et l'armée et mettre fin aux rumeurs à ce sujet, 22 habitants du Larzac pénètrent dans le camp et s'emparent des dossiers. Arrêtés, ils sont jugés en flagrant délit le lendemain. Les femmes des exploitants arrêtés sont présentes à l'audience. Francine Valette, un nourrisson dans les bras, fait valoir à la barre que la présence de son mari est indispensable à la ferme en cette période de moisson. Cette femme, dans son rôle traditionnel, émeut les juges qui condamnent les chefs d'exploitation à des peines de 5 ou 6 mois de prison avec sursis. Les hommes squatters non reconnus dans leurs activités agricoles se verront infliger des peines de prison ferme. Quant à l'unique femme du groupe, l'épouse du leader, « l'improductive » Marisette Tarlier que les photos de presse montrent arrivant en pantalon et souriante à l'audience, elle purgera 15 jours de prison ferme et perdra ses droits civiques. En 1976, au tribunal de Rodez, la paysanne qui reste à sa place et joue son rôle d'épouse et de mère suscite la clémence des juges, tandis que la militante d'allure urbaine attire leur rigueur.

Les femmes et le mythe

La figure emblématique de la lutte du Larzac, « le paysan du Larzac » – paysan traditionnel dont Mendras a déjà prédit la fin et qui est en 1971, au moment où débute le conflit en voie de disparition – est sur le plateau lui-même pratiquement inexistant. On a coutume de distinguer les pionniers qui exploitent les grandes fermes du nord et du nord-est aux « purs porc » paysans originaires du plateau. Certes, la taille de l'exploitation, les capitaux investis, ne sont pas du même ordre. Mais les jeunes agriculteurs du plateau sont tous mécanisés et possèdent des trayeuses. Ils adhèrent au projet d'agriculture moderniste et productiviste défendu

par la FDSEA. Comme leurs voisins du nord, ils sont membres du SEB (Syndicat des éleveurs de brebis) liés par contrat aux industriels de Roquefort. Quelques agriculteurs plus âgés de la Blaquièrre ou de Pierrefiche relèvent du modèle traditionnel. S'ils soutiennent le mouvement et refusent d'abandonner leurs terres, ils sont, à part la famille Jonquet, peu actifs dans le mouvement.

Les Larzaciens ont conscience de leur faiblesse numérique, toute l'habileté du groupe des leaders tient au fait que dès le début, alors que le projet d'extension n'est qu'une rumeur, ils partent à la recherche d'alliés extérieurs. Ils vont vers les notables puis acceptent tous les soutiens et veillent à garder la maîtrise des actions et de leur médiatisation. En 1970, toute lutte peut trouver des soutiens dans le petit monde de gauche ou d'extrême-gauche, à condition de concerner les exploités, les classes populaires. Les Tarlier, les Burguière, Michel Courtin, n'appartiennent pas aux couches populaires. Leur niveau culturel, leur expérience de vie, ou leurs relations, en font les leaders du mouvement, mais ces leaders n'apparaissent que rarement sur le devant de la scène dans les grandes manifestations et leurs femmes encore moins.

Si la femme ne porte plus, selon l'expression d'Anne Martin Fugier, la « livrée de son mari », son vêtement, son visage maquillé ou pas, sa coiffure sont autant de marques d'une classe. Un homme sur un tracteur porte toujours plus ou moins la même salopette. Le port du tablier, du pantalon de toile de bonne coupe, du jean coupé ou de la robe longue, désigne la paysanne traditionnelle, la pionnière, la squatter, ou l'adepte de l'Arche. La symbolisation du mouvement vise à lui conférer un caractère essentiellement populaire. Les femmes dont l'apparence dénote une origine de classe bourgeoise ou petite bourgeoise doivent rester cachées. Les exigences de la popularisation du mouvement renforcent la traditionnelle division des tâches et maintiennent les femmes militantes dans l'ombre. Une anecdote est significative à cet égard. En 1974, au moment de la fête des moissons, Marisette Tarlier, qui a assuré une partie du secrétariat et qui entre autre était chargée d'organiser le programme artistique du rassemblement, se rend en compagnie d'E. Baillon dans la tente où se trouvent son mari et les principaux leaders. Elles se voient immédiatement priées de quitter les lieux car si on les voyait « ça ferait mauvais effet » vis-à-vis des militants venus des quatre coins de la France. Sur le livre d'or d'une exposition, des jeunes gauchistes écrivent un mot incendiaire sur l'art bourgeois, en affirmant qu'il n'y avait à cette exposition que « des bourgeoises de Millau pour s'intéresser à ces tableaux ». Les bourgeoises en question étant C. et J. Burguière croisées sur les lieux par les jeunes gauchistes. Si le commun des Français n'a pas lu Mendras, il sait, car il l'a lu dans tous ses livres de lecture à l'école primaire, que le paysan a des sabots, un béret, ou une casquette, et sa femme, un tablier et un foulard sur la tête. Il aime la Mère Denis et les aventures de Germaine et de ses pâtes aux oeufs.

Les manifestations, les meetings, procèdent d'une mise en scène. Les manifestations paysannes n'échappent pas à la règle, et le Larzac non plus. À l'avant des manifestations, sur les tréteaux des rassemblements, le personnage exposé sera un homme ou une femme qui correspond au plus près au modèle attendu. Peu importe qu'il ou elle soit le reflet de la réalité sociale du plateau. Tout le monde y

trouve son compte, les Larzaciens qui masquent provisoirement ce qui les divise et renouent avec la vieille illusion de l'unité du monde agricole et leurs alliés gauchistes, occitans, ou non-violents confortés par l'image emblématique d'une victime à défendre, qu'il s'agisse du travailleur de la terre, du paysan occitan, ou du bon pasteur.

La figure masculine du paysan du Larzac a été incarnée par R. Gastal de la Cavalerie puis, lorsqu'il s'est retiré de la lutte, par Auguste Guiraud, orateur moins émouvant mais solide colosse père de 7 enfants. On le voit souvent en tête des défilés avec un ou deux des ses fils (le Larzac a un avenir). La figure féminine a émergé moins vite, mais le chantier de la Blaquière a permis de découvrir et de mettre en avant Jeanne Jonquet. Agée d'une cinquantaine d'année, vieille fille, bergère, l'esprit curieux, intelligente, réfléchi, appartenant à une des rares famille de gauche du plateau, elle attire les jeunes du chantier de la Blaquière avec lesquels elle discute volontiers en gardant son troupeau. Elle fait partie du groupe des paysans traditionnels. Vêtue de tabliers, coiffée d'un vieux chapeau, elle vit avec son frère dans une maison où rien n'a changé depuis la mort de leur mère. Elle a le bon look, on la hisse sur les tréteaux des meetings. Discrète, timide, elle n'a pas aimé ce rôle de femme exposée au public qu'elle a pourtant endossé avec beaucoup de lucidité : « ça ne me plaisait pas de parler en public mais pour le Larzac, il fallait bien le faire ».

Les femmes gardiennes du mythe

Cependant la fin de la lutte n'a pas signifié pour les femmes un retour en arrière. Les femmes des pionniers qui étaient également les leaders de la lutte ont gardé leur domaine d'activité propre. Elles participent toujours au journal mais ne sont plus confinées dans le secrétariat. Alice Monnier, Christiane Burguière participent à la rédaction de *Gardarem Lo Larzac*. L'écriture a même été une révélation pour Christiane Burguière. « C'est dans l'écriture que j'ai trouvé mon identité » dit-elle. Elle écrit des articles pour le journal et de la poésie. Les années de lutte, la fréquentation des chrétiens non-violents ont transformé radicalement le contenu de la catéchèse de J. Burguière, plus proche des enfants, prenant en compte leurs difficultés sociales ou familiales, et dégagée d'une pratique ritualiste. Alice gère un gîte d'étape et anime le Centre d'initiative rurale, association à vocation d'animation culturelle. La plupart des femmes pionnières ou squatters jouent aujourd'hui un rôle important dans la vie associative sur le plateau mais aussi hors du plateau. Force est de constater cependant, que ces activités sur le plateau sont liées à la mémoire du combat et à la conservation d'une mythologie, qui en préservant l'image d'un mouvement uni, a gommé leurs singularités. *Gardarem Lo Larzac* se veut le reflet de la vie actuelle du plateau et de luttes pacifistes, écologistes ou anticolonialistes. Il affiche en particulier sa solidarité avec les Kanaks. Mais il perpétue aussi le souvenir de la lutte grâce aux chroniques et portraits que rédige Christiane Burguière. Dans ces récits nostalgiques on cherche en vain les détails qui puissent laisser soupçonner une quelconque divergence au sein du mouvement. Sur le bord de la nationale, une bergerie, La Jasse, a été aménagée

en musée et en lieu de vente pour les produits du plateau. Un seul membre du conseil d'administration de La Jasse est un homme, il n'est pas agriculteur, c'est le verrier Claude Baillon. L'exposition de photos est, elle aussi, conforme à l'image des paysans du Larzac.

Dans les entretiens que j'ai pu réaliser mes interlocutrices se montrent réticentes à évoquer tout ce qui révélerait des failles dans l'unité et si par inattention une phrase leur échappe, elles se hâtent de minimiser la portée de leur propos. Les femmes se comportent en gardiennes du mythe. Celui-ci joue un rôle pacificateur dans les conflits présents et latents sur le plateau entre les différentes catégories d'agriculteurs. La fin de la lutte du Larzac a été marquée par de graves dissensions entre les leaders du mouvement au sujet de l'organisation foncière du plateau. Ce conflit a été publiquement révélé par l'ouvrage d'A. Alland. Ce livre a choqué. A. Alland semblait être l'ami de tous, on s'était livré à lui dans de longs entretiens, on lui faisait confiance. Or voilà qu'il étalait le linge sale de « la grande famille du Larzac ». Il ose écrire « En réalité le Larzac n'est pas n'a jamais été un mouvement paysan ». Casser le mythe, c'est rompre l'omerta du Larzac. Les agriculteurs, où qu'ils soient, et *a fortiori* sur un plateau comme le Larzac ne peuvent être brouillés avec leurs voisins. Les conflits existent mais ils sont feutrés, l'hostilité ouverte romprait l'indispensable solidarité face aux catastrophes. Les problèmes de rigueur scientifique des chercheurs en sciences sociales ne les concernent pas. Le mythe du « paysan du Larzac » doit continuer de vivre pour maintenir un lien entre les habitants du plateau. Paradoxalement, ce sont les femmes qui en ont été exclues, qui travaillent à sa conservation. Elles restent en cela fidèles à leur rôle de gardiennes de la paix.